

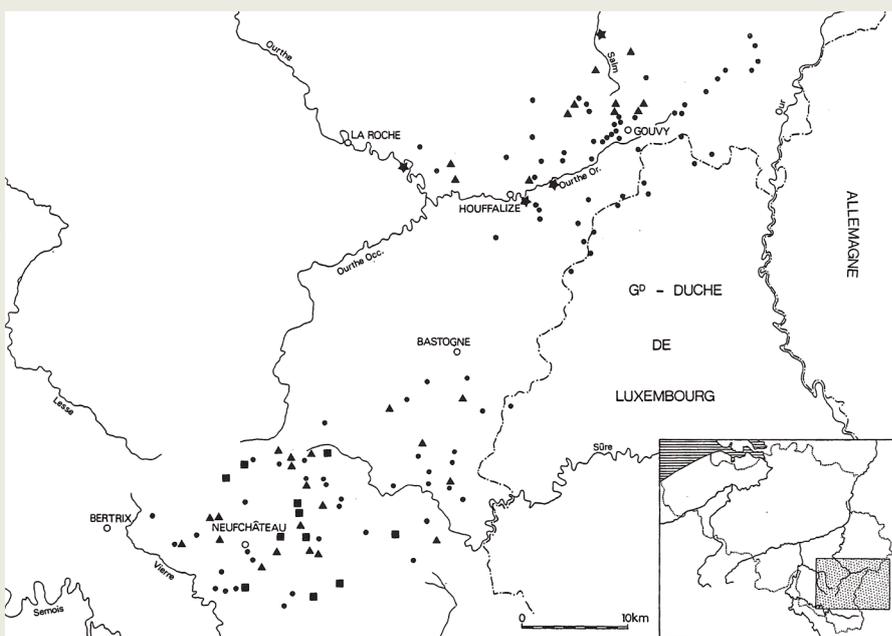
La mise en place des paysages de l'Ardenne centrale et de la Thiérache

Ce chapitre s'appuie sur la première partie de l'Atlas, intitulée « Les paysages de Wallonie ». Il a pour objectif de déterminer comment, pourquoi et dans quelle mesure le passé a imprimé sa marque sur les paysages actuels.

Quelques traces discrètes laissées par l'âge du fer et la période romaine

La présence celtique est clairement attestée en Ardenne centrale par plusieurs éléments qui modifient aujourd'hui encore très localement le paysage.

Une soixantaine de tombelles – des tertres de terre larges et surbaissés érigés au-dessus de sépultures à incinération – composent, aux environs de Gedinne et de Louette-Saint-Pierre, deux nécropoles hallstattiennes (ou du premier âge du fer, 800-480 avant J.-C.). La nécropole de Louette présente des tombelles dont les diamètres varient de sept à dix-huit mètres, pour une hauteur qui peut atteindre le mètre. Dans les régions de Houffalize et de Neufchâteau, des traces similaires, bien que plus récentes, sont préservées également.



Source : carte extraite de l'ouvrage de REMY H., dir. (1991). *Archéologie en Ardenne. De la préhistoire au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Crédit Communal, p. 66.

Carte de la répartition des tombelles de La Tène (ou du second âge du fer, 450-27 avant J.-C.) autour de Houffalize et Neufchâteau. Les tertres sont généralement situés à une altitude supérieure à 450 mètres sur ou à proximité de crêtes ou de hauts sommets.

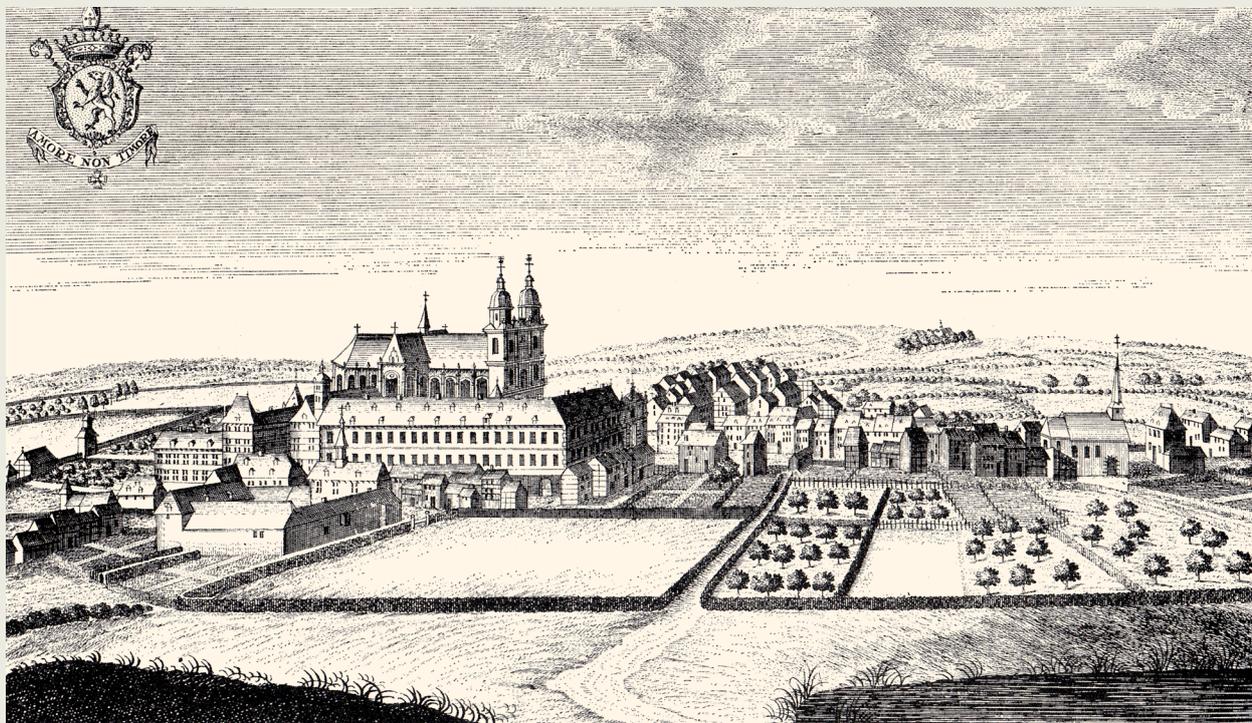
- Nécropole non fouillée
- ▲ Nécropole fouillée
- Site fouillé qui a livré une ou plusieurs tombes à char
- ★ Forteresse de La Tène

La présence celte se traduit aussi très ponctuellement par des fortifications, souvent uniquement repérables par le site naturel adapté à la défense qu'elles occupent, voire par quelques fossés et levées de terre. C'est notamment le cas du « Cheslé » de Bérismenil. De manière plus diffuse enfin, les Celtes ont participé à la transformation du paysage par des défrichements partiels et le tracé de quelques voies de communication.

La période romaine est marquée par des déboisements et plusieurs chaussées traversent alors l'Ardenne centrale (voir la carte du réseau des voies romaines dans l'Atlas des Paysages n° 2, p. 48) : la chaussée Tongres – Metz, la chaussée Reims – Cologne ainsi que la chaussée Dinant – Trèves. Seule la chaussée Tongres – Metz semble avoir perduré aujourd'hui en partie dans le paysage, notamment entre Hollange et Flamisoul. Quant à la voie Amiens – Cologne, elle passerait peut-être en Thiérache mais son tracé est tellement incertain que certains chercheurs doutent même de son existence. Si des exploitations rurales romaines (villae) sont à l'origine de certains villages actuels (comme aux abords de l'Ourthe ou sur le plateau de Bastogne), d'autres endroits de l'Ardenne sont encore relativement inoccupés.

Une empreinte médiévale et moderne dans les implantations et l'occupation du sol

C'est généralement au cours du Moyen Âge que naissent ou se développent en Ardenne centrale les noyaux villageois, en parallèle avec une série de défrichements. Ces noyaux forment, avec l'église et le lieu de pouvoir (château ou abbaye), la trilogie que l'on peut encore contempler aujourd'hui dans nombre de localités (voir en 1^{er} partie : Les paysages de Wallonie, pp. 12-13).



Vue de l'Abbaye de Saint-Hubert en ardenne prise au bois du fay

Contrairement aux vallées de la Sambre (voir l'Atlas des Paysages n° 4) et de la Meuse où les fondations monastiques sont nombreuses à l'époque mérovingienne, on ne recense dans les deux ensembles paysagers que celle de l'abbaye de Saint-Hubert (Andage) au début du 8^e siècle, réalisée grâce à une donation de Pépin de Herstal.

Source : gravure d'après Remacle Leloup in DE SAUMERY (1743). *Les délices du Pays de Liège ou description géographique, topographique et chorographique des monuments sacrés et profanes de cet évêché-principauté et de ses limites, Liège.*

L'évolution de certains noyaux d'habitat en agglomération urbaine, qui est observée ailleurs durant la période médiévale, est ici relativement rare. A Saint-Hubert, malgré la présence de l'abbaye, l'existence d'échanges commerciaux – une foire annuelle y est notamment organisée dès le milieu du 9^e siècle – et l'apparition d'un burgus* dans la deuxième moitié du 12^e siècle, la bourgade n'atteint pas une réelle dimension urbaine.



Les défrichements réalisés dans la forêt ardennaise dans le courant du 9^e siècle par les religieux qui exploitent le centre domanial de Villance, une possession de l'abbaye allemande de Prüm, ont donné progressivement naissance au village de clairière d'Ochamps (ci-dessus), tout comme à ceux de Libin, d'Anloy, de Transinne (ci-dessous) ou de Lesse. Ce processus d'essaimage a également été observé ailleurs et notamment autour de Tavigny, une autre propriété de la même abbaye. Les villages de Noville, Mabompré et Longvilly y trouvent leur origine.



Vue aérienne de Transinne. Le parcellaire en lanières et le réseau routier étoilé reflètent encore distinctement l'ancienne organisation collective du travail agricole dans un contexte d'autosubsistance ainsi que les contraintes de l'assolement triennal qui nécessite que chaque exploitant dispose de terres au sein de chaque sole.

Source : orthophotoplans 2009-2010, SPW-Direction de l'Intégration des Géo-Données.

Les différentes périodes d'insécurité qui ponctuent le Moyen Âge entraînent la mise en place de systèmes de défense encore perceptibles aujourd'hui au sein du paysage. Les invasions des 9^e et 10^e siècles par exemple concourent à l'édification de châteaux-forts, comme à Bouillon ou Orchimont. Plusieurs siècles plus tard (deuxième moitié du 13^e siècle – deuxième tiers du 15^e siècle), une autre vague d'insécurité et la volonté des princes territoriaux de donner à leur territoire une structure solide dans une région très morcelée au niveau politique sont potentiellement deux des raisons qui favorisent la construction de fortifications, notamment à Bastogne.

Durant la période moderne (16^e – 17^e siècles), les conflits qui agitent l'Europe ont aussi influencé l'organisation des paysages actuels, en altérant fortement les implantations villageoises issues du Moyen Âge. D'une part, le passage des troupes, les cantonnements, suivis d'exactions et de réquisitions, les famines et les épidémies provoquent des mouvements de population importants et l'abandon de certains villages et lieux d'habitation. Nombre de ceux-ci ne se relèvent pas et seuls certains lieux-dits en perpétuent aujourd'hui la mémoire. D'autre part, l'occupation du Luxembourg par les troupes de Louis XIV à la fin du 17^e siècle entraîne également une série de destructions du bâti : certaines localités sont incendiées, des châteaux et des fortifications démolis...

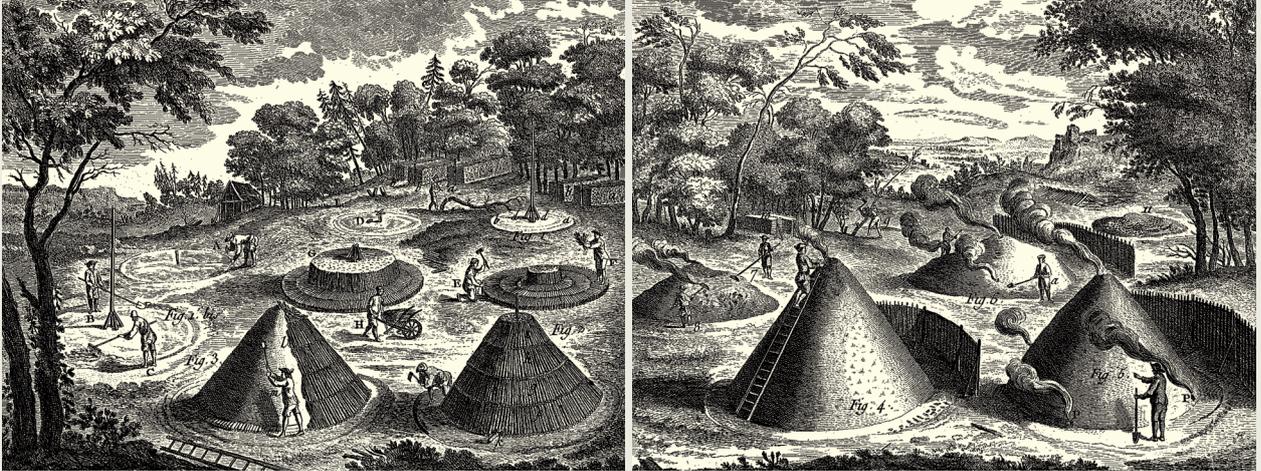
Si de nombreuses implantations villageoises datent donc du Moyen Âge et même d'avant, ce n'est pas le cas du bâti lui-même, la majorité des maisons ne remontant pas au-delà du 19^e siècle.

Le développement puis le déclin de la sidérurgie (15^e – 18^e siècles)

A partir des 14^e et 15^e siècles commence à se développer en Ardenne une sidérurgie basée sur un processus en deux temps, connu sous le nom de méthode wallonne de fabrication du fer : la fonte est élaborée dans un haut fourneau puis affinée par martelage pour en éliminer le carbone. Cette activité s'installe sur de petits cours d'eau qu'elle peut maîtriser grâce à des barrages ou à des biefs* de dérivation afin d'exploiter la force motrice de l'eau. Elle profite aussi de la proximité de minerais de fer (issus des alluvions dans les fonds de vallée) et de massifs forestiers (composés de chênes, charmes, hêtres...) nécessaires pour l'approvisionnement en charbon de bois, alors utilisé comme combustible.

L'industrie prend une véritable expansion durant la première moitié du 16^e siècle, notamment sous l'impulsion de propriétaires fonciers soucieux de rentabiliser les produits provenant des forêts domaniales et seigneuriales mais aussi à l'incitation de la Chambre des Comptes du Luxembourg. La Wallonie compte alors cinq bassins sidérurgiques dont trois concernent en partie l'Ardenne centrale et la Thiérache : le bassin de Namur qui rassemble les complexes installés dans l'Entre-Sambre-et-Meuse et le long des affluents de la Meuse en aval de Namur ; le bassin de Durbuy localisé autour de l'Ourthe supérieure ; le bassin de Habay ou du Luxembourg qui comprend les installations situées sur les affluents de la Lesse, de la Semois et de la Chiers.

La crise économique qui frappe l'Europe dans le troisième tiers du 16^e siècle atteint profondément l'activité et lorsque celle-ci reprend au début du 17^e siècle, des changements importants sont perceptibles. Seuls les bassins de l'Entre-Sambre-et-Meuse et du Luxembourg tirent leur épingle du jeu. Dans ce dernier, la reprise s'accompagne d'une transformation du profil des exploitations et des exploitants : des étrangers au Duché de Luxembourg disposant de capitaux importants investissent dans des complexes sidérurgiques de plus grande taille. Les forges du Pont d'Oye, du Prince, des Epioux, de la Trapperie ou encore de Mellier sont respectivement créées entre 1607 et 1617.



Source : extraits de PANCKOUCKE CH. J. (1783). *Encyclopédie méthodique. Planches.* Publication : A Paris, chez Panckoucke, libraire ; A Liège, chez Plomteux, imprimeur des Etats. Coll. J. Dufey.

Les aires de faulde – les sites où se pratiquait la carbonisation du bois par la technique de la meule charbonnière (illustrée par la gravure) – sont encore perceptibles aujourd’hui dans le paysage par un œil averti. Bon nombre d’entre elles sont situées en forêt où elles forment de très légers bombements circulaires d’une dizaine de mètres de diamètre, comme ci-dessous à Grandvoir.



Ce regain d’activité dure deux siècles, pendant lesquels les maîtres de forge s’affirment progressivement en une classe sociale fortunée et puissante. Leur habitation – souvent un château – est généralement construite près des forges. A partir de la fin du 18^e siècle, l’inadaptation des structures de cette métallurgie à la révolution industrielle entraîne son déclin progressif. Elle est incapable de soutenir la concurrence des bassins liégeois et carolorégien. Les problèmes de transport, l’épuisement des forêts mais aussi du minerai dans les anciens lieux d’extraction, l’absence de marchés intérieurs, la fermeture du marché français (1815) ainsi que l’encouragement de l’entrée du fer anglais et suédois sous le régime hollandais sont autant de facteurs expliquant sa dégénérescence.



Les témoins de la sidérurgie remontent rarement au-delà du 17^e siècle, les installations plus anciennes ayant disparu avec le développement de l'activité dans les siècles qui ont suivi. L'étang (1) et l'habitation des maîtres de forge (2) sont souvent les éléments paysagers les plus perceptibles. D'autres traces, comme le pont-barrage (3), le bief de sortie, les canaux, les roues hydrauliques, le haut fourneau, les halles pour le charbon de bois et le minerai, les bâtiments de la forge, de l'affinerie ou de la platinerie, le bassin de concassage ou le lavoir pour le minerai peuvent également avoir été préservés. C'est en grande partie le cas au Pont d'Oye (ci-dessus) mais aussi à Mellier (ci-dessous), où les restes du complexe sidérurgique, implantés autour de l'étang, sont nichés au cœur de la forêt.



Les mutations décisives du 19^e siècle

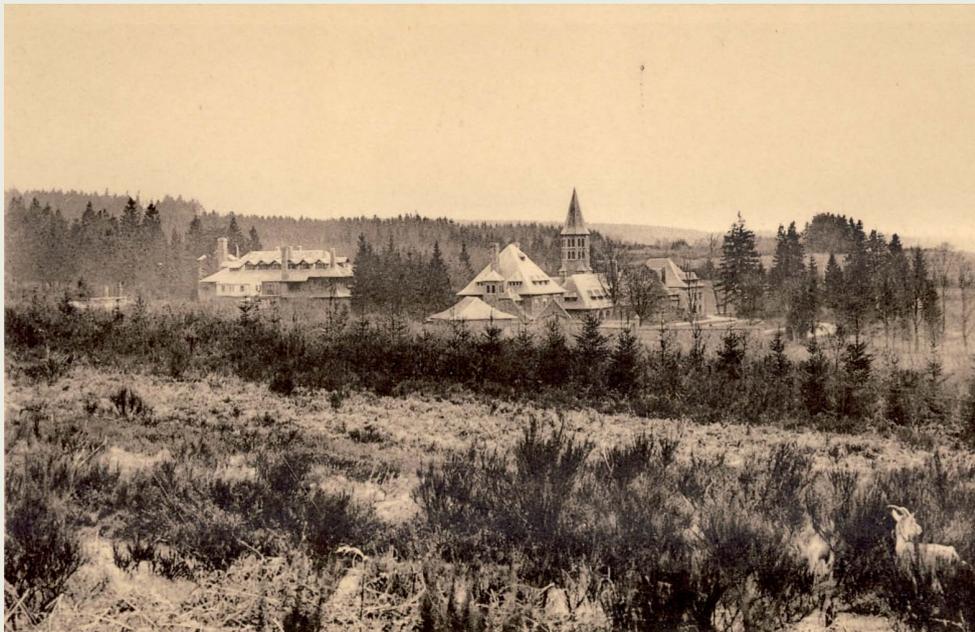
Les profonds bouleversements politiques et socio-économiques qui ont lieu à l'extrême fin du 18^e siècle et durant le 19^e siècle exercent une influence déterminante sur les différents éléments constituant le paysage ardennais et lui confèrent certains de ses traits actuels les plus saillants. Le paysage de la Thiérache se transforme considérablement lui aussi, même si les raisons sont un peu différentes.

La transformation des morphologies agricoles et forestières en Ardenne centrale

L'Ardenne se caractérise encore au début du 19^e siècle par une polyculture familiale à base céréalière couplée à un élevage essentiellement ovin. Les landes représentent une part importante de l'occupation du sol et assurent à la population un pâturage gratuit. La surface de la forêt est très réduite suite aux multiples ponctions et amputations auxquelles elle a été soumise depuis le Moyen Âge à travers les défrichements agricoles, les droits d'usage associés à l'agriculture tels que le pâturage des troupeaux, l'affouage*, le prélèvement de bois d'œuvre ou les cueillettes. Des ponctions en lien avec l'industrie locale, comme les abattages destinés à la fabrication du charbon de bois pour la sidérurgie rurale ou la verrerie ainsi que le prélèvement des écorces de chêne pour la tannerie affaiblissent encore la forêt.

Le profil agricole et forestier de l'Ardenne centrale se transforme par la suite considérablement. Trois éléments jouent un rôle majeur dans cette évolution.

Il y a tout d'abord la suppression des contraintes collectives décidée à la révolution française.



Source : carte postale, « Monastère d'Hurtebise – Saint-Hubert – Vue prise de la lande ardennaise », Ed. Thill-Nels. © Thill-Nels / Droits SOFAM – Belgique.

Les incultes et la lande ardennaise – ici aux environs du monastère Notre-Dame d'Hurtebise près de Saint-Hubert dans la première moitié du 20^e siècle – sont rarement mis en évidence dans les cartes postales.

La loi de mise en valeur des incultes (appartenant aux communes) édictée par le gouvernement en 1847 suite à la dernière grande famine qui affecte la Belgique au milieu des années 1840 (due aux maladies qui touchent successivement le seigle et la pomme de terre) constitue un deuxième changement fondamental. Cette loi est votée après de longues discussions entre le pouvoir central et le pouvoir local, trahissant les craintes des Ardennais d'être dépossédés de leurs droits d'usage.

Diverses conséquences découlent de l'adoption de cette loi. Les incultes de bonne qualité sont vendus et mis en culture tandis que ceux de qualité médiocre sont boisés avec des résineux. Par la suite (à la fin du 19^e siècle et au 20^e siècle), les espaces où les défrichements et la mise en valeur n'ont pas le succès souhaité connaissent le même sort.

Certains des boisements, réalisés à proximité de villages de défrichement, participent peu à peu au comblement forestier des clairières. Dès le milieu du 19^e siècle, la proportion des landes diminue progressivement au profit des surfaces agricoles et de la forêt entraînant, à sa suite, la disparition assez rapide de l'élevage des moutons.

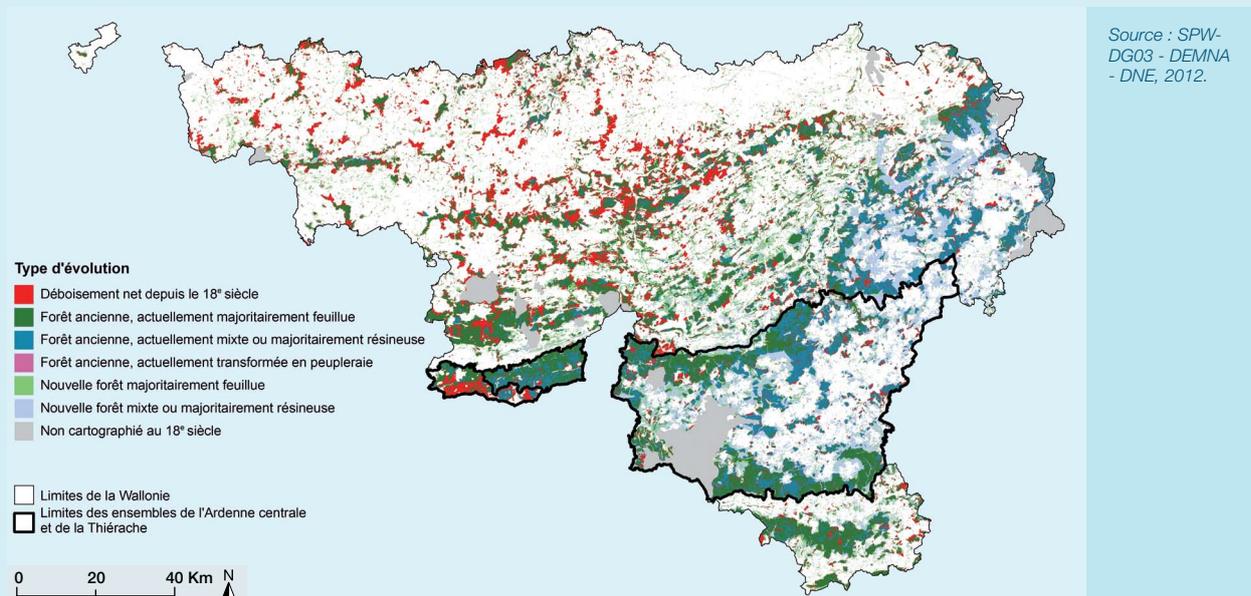
Enfin, de nouvelles transformations fondamentales bouleversent le paysage ardennais après la crise qui touche l'Europe dans les années 1880 suite à l'arrivée massive de blé américain sur le continent européen. Dans ce contexte, les spécificités de la polyculture céréalière ardennaise la rendent inapte à la concurrence. Elle nécessite d'importants amendements à la chaux et, dans les zones les plus médiocres, récemment mises en culture, les rendements restent faibles. Cette situation combinée à la taille réduite des exploitations, souvent familiales et en faire-valoir direct, favorise la mutation progressive des labours vers les herbages. Les Ardennais se tournent progressivement vers l'élevage bovin et la production laitière, plus efficaces que la culture non mécanisée et assurant un revenu plus régulier.



Source : Edmond Dauchot, Ollomont.
Clôture et neige, 20 février 1942
in VERCHEVAL G. et al. (2000).
Edmond Dauchot. Le photographe
de l'Ardenne d'autrefois, © Musée en
Piconrue, Bastogne.

Au sein du paysage, la mutation des labours en herbages et le passage vers l'élevage bovin entraînent une perception plus nette du parcellaire puisque l'on installe des clôtures de haies ou en fil de fer.

Les mutations de la forêt depuis la fin du 18^e siècle



L'évolution de la forêt wallonne depuis la fin du 18^e siècle n'est pas uniquement conditionnée par les transformations de l'agriculture. La forêt joue par elle-même un rôle de premier plan dans un contexte national et socio-économique influencé par l'indépendance de la Belgique, son industrialisation, la croissance de la population... Différents acteurs, représentant parfois des intérêts divergents, interviennent au fil du 19^e siècle et modifient la forêt en fonction de leurs besoins tant au niveau de sa surface que de ses formes. Le chêne qui domine au début du 19^e siècle, travaillé alors principalement en taillis simple par les particuliers et en taillis sous futaie dans les forêts domaniales, cède progressivement la place à de nouvelles espèces exotiques, essentiellement résineuses.

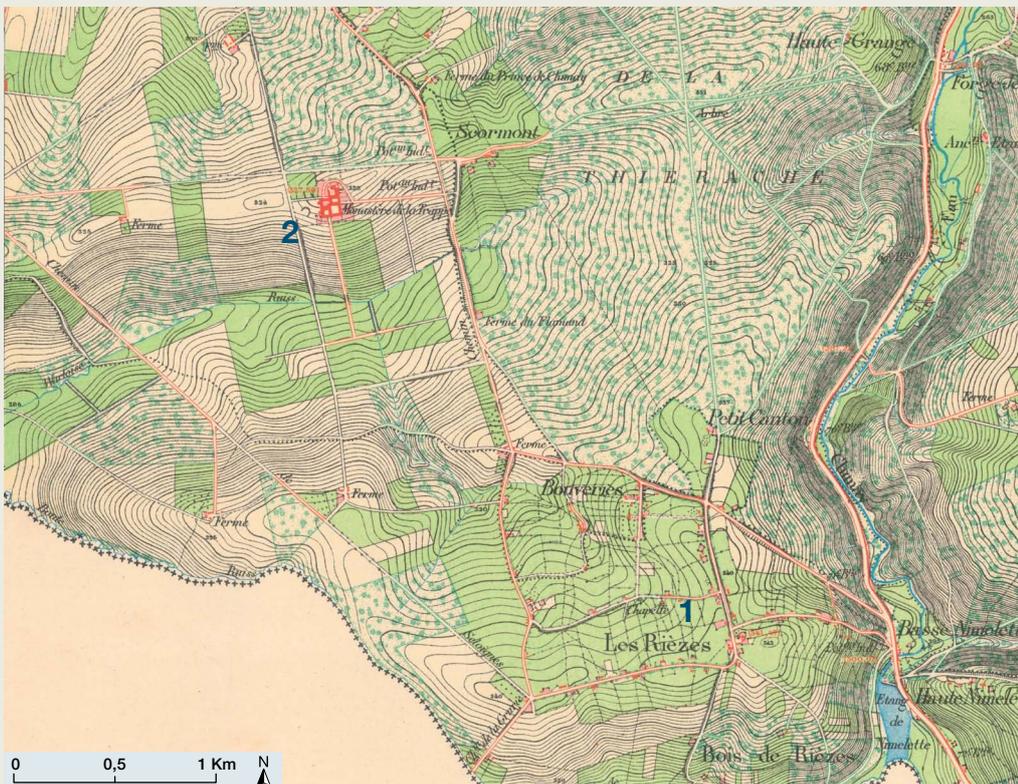
Entre 1815 et 1830, le régime hollandais procède à l'aliénation d'une part importante des forêts domaniales pour mettre en œuvre une série de ses objectifs, comme la création de la Société Générale. Cette politique de cession est poursuivie par le gouvernement belge après l'indépendance dans le but de limiter sa dette. A partir de 1897, l'Etat belge reconnaît néanmoins la nécessité de reconstituer son domaine et rachète des espaces forestiers ou des terrains qu'il fait reboiser. La politique d'aliénation a des effets directs et indirects. L'Etat diminue de fait sa capacité à influencer sur les politiques forestières. Certains des nouveaux propriétaires réalisent rapidement leur investissement et déboisent pour cultiver la terre. D'autres, à l'inverse, continuent à exploiter la forêt et à profiter de ses débouchés industriels. Néanmoins, la production ne s'adapte pas nécessairement à l'évolution de la demande et les importations de bois se multiplient. La facilité du recours aux importations apparaît aux yeux de certains intervenants comme la preuve qu'il ne faut pas nécessairement préserver la forêt et que l'on peut déboiser.

Les résineux, qui constituent aujourd'hui une des caractéristiques les plus importantes de la forêt ardennaise, sont à l'époque un sujet controversé. Les premiers essais d'introduction de ces espèces, mal préparés et mal encadrés, n'ont pas le succès escompté. Les représentants communaux ardennais sont par ailleurs opposés à une culture qui n'offre pas les mêmes avantages en termes de droits d'usage que les feuillus. Les perceptions changent ensuite avec la prise de conscience que les résineux sont l'un des meilleurs moyens de valoriser les terres défrichées difficiles à cultiver. Ceux-ci rencontrent de plus l'évolution des besoins des charbonnages (bois de mines), de la papeterie ou du chemin de fer. L'Etat distribue gratuitement des plants, certains propriétaires privés se lancent en pionniers dans cette culture et en donnent des exemples positifs.

En Thiérache : défrichements et dispersion intercalaire



Source : carte de Ferraris, Couvin 86 (1777), Bibliothèque Royale de Belgique, Bruxelles.



Source : carte topographique de la Belgique 1/20 000, Dépôt de la Guerre, Riezes, LXII-3 (1875), coll. SRGB.



Source :
orthophotoplans 2009-
2010, SPW-Direction
de l'Intégration des
Géo-Données.

La Thiérache est, à la fin du 18^e siècle, une région exclusivement forestière (voir ci-contre, en haut, la carte de Ferraris). L'habitat qui s'inscrit au sein de ces espaces forestiers est constitué de nombreux petits hameaux lâches, comme celui de Rièzes (1) et d'une légère dispersion intercalaire. Il s'accompagne de prairies encloses par des haies. L'influence de la Thiérache française, toute proche, expliquerait en partie la présence de ce sub-bocage.

Les choses changent à partir du milieu du 19^e siècle. Un grand mouvement de défrichement s'amorce, à l'initiative du Prince de Chimay à qui appartient une grande partie de ces terres. Il a pour objectif de contrebalancer le dépérissement de la sidérurgie, également présente dans la région. L'installation de trois premières fermes, un peu avant 1850, ne rencontre pas le succès escompté. La cession de terres par le Prince à des moines d'une communauté de Westvleteren et leur installation dans la région, accompagnée de l'édification de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont (1852-1864) (2), relancent les défrichements. Très rapidement, les moines implantent de nouvelles fermes dans les espaces défrichés et de nouvelles routes sont construites. Le mouvement est suivi par divers particuliers et deux sociétés agricoles qui rachètent des terres au Prince. Les prairies et les champs se multiplient tandis que la dispersion intercalaire se renforce dans la région.

Le développement du réseau de transport

À la veille de l'indépendance de la Belgique, l'Ardenne centrale est encore, comparativement à d'autres régions, extrêmement isolée. Ce retard s'explique notamment par la situation géographique de la région qui était, à l'époque, séparée des autres territoires autrichiens par la principauté de Liège et avait de ce fait une moins bonne desserte. Il était aussi causé par la pauvreté agricole et industrielle du Luxembourg. En effet, les routes étaient alors le plus souvent du ressort des États princiers ou des magistrats locaux. Dans ce contexte, une région pauvre (peu d'impôts = peu de recettes) pouvait difficilement s'équiper en infrastructures routières de qualité.

La création de la Belgique entraîne une série de changements importants. Le nouvel état souhaite assurer son expansion économique et gommer les inégalités entre les provinces. Il entame une grande politique de développement des routes principales dont bénéficie prioritairement l'Ardenne. Les provinces de Namur et de Luxembourg accompagnent ce mouvement en traçant elles aussi de nouvelles chaussées. La majorité des petites villes sont connectées les unes aux autres vers le milieu du 19^e siècle. Le déploiement de la voirie vicinale est aussi favorisé par l'État grâce aux taxes prélevées aux barrières de péage non seulement en Ardenne mais aussi dans le Hainaut et la province de Liège, où les flux sont beaucoup plus importants. L'extension du réseau routier perdure au-delà de 1850 alors même que, dans les autres régions, la multiplication des lignes de chemin de fer, considérées comme plus rentables, donne un coup de frein à son développement.

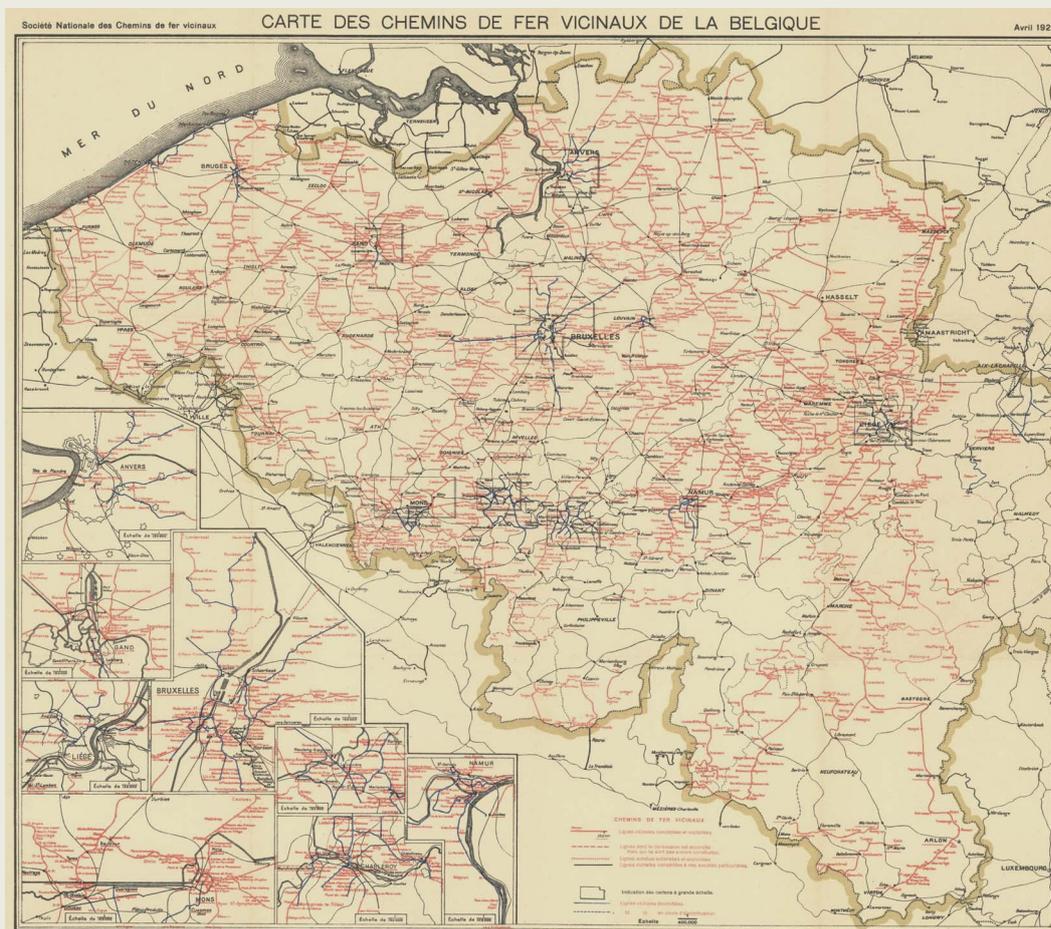


La ligne ferroviaire Namur – Luxembourg à Mellier (Léglise).

L'arrivée du chemin de fer est aussi plus tardive en Ardenne (voir la carte du réseau ferroviaire belge en 1880 dans l'Atlas des Paysages n° 4, p. 68), principalement pour des raisons d'ordre technique et économique. Mais au début du 19^e siècle, la région avait également privilégié la voie d'eau et soutenu le creusement d'un canal permettant la jonction de la Meuse et de la Moselle par l'Ourthe et la Sûre, projet finalement abandonné et dont il ne reste plus que quelques traces (une portion de canal et un tunnel) aux environs de Tavigny et Bernistap.

La première ligne qui traverse l'Ardenne centrale et joint Bruxelles au Luxembourg en passant par Namur et Arlon est finalement ouverte à la fin des années 1850. Deux autres lignes seront construites progressivement dans les décennies suivantes, l'une reliant d'abord Libramont et Bastogne puis Gouvy, l'autre raccordant Arlon à Gedinne puis Dinant.

L'arrivée du transport ferroviaire redessine partiellement la géographie des villages et des hameaux situés dans leurs environs. Certains villages, comme Bertrix ou Libramont, connaissent un essor considérable mais parfois déstructuré, aux dépens de leur physionomie originelle. La création du hameau de Poix Saint-Hubert est aussi directement liée au chemin de fer. D'autres localités, par contre, qui ne bénéficient pas directement du passage du train ou ont refusé celui-ci par crainte des nuisances, comme Saint-Hubert, vont perdre en importance relative.



Source : Société nationale des Chemins de fer vicinaux, Carte des chemins de fer vicinaux de la Belgique, avril 1927. Coll. Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale - IHOES (Seraing).

A partir de 1885, la création de la Société nationale des Chemins de fer vicinaux, complémentaire au chemin de fer, permet de poursuivre le désenclavement de l'Ardenne. Les premières lignes wallonnes sont d'ailleurs construites dans la région, d'une part entre Barvaux et La Roche, d'autre part entre Bourcy et Houffalize. A la veille de 1914, la Thiérache ne dispose pas du chemin de fer : les lignes qui sillonnent l'Entre-Sambre-et-Meuse s'arrêtent à Couvin ou filent vers la France par Chimay, Givet ou Vireux. L'ouverture de plusieurs lignes vicinales diminue son isolement.

L'essor puis le déclin des ardoisières

L'extraction des ardoises connaît une certaine prospérité en Ardenne durant une partie du 19^e siècle. Cette activité bénéficie tant de l'augmentation de la pression démographique et donc des besoins en ardoises que d'une politique de soutien du gouvernement (par le biais de concessions) qui favorise les exportations vers l'étranger. L'amélioration du réseau routier et l'installation du chemin de fer contribuent également à la prospérité des ardoisières. Cette industrie décline néanmoins dans la première moitié du 20^e siècle après plusieurs soubresauts dès la seconde moitié du 19^e siècle, notamment suite à l'importation d'ardoises étrangères aux coûts de transport plus concurrentiels (par exemple celles des exploitations françaises situées à proximité de la Meuse).



Ci-dessus à gauche, l'entrée (flèche) d'une galerie de l'ancienne ardoisière de la Morépire à Bertrix, aujourd'hui aménagée en musée.

Ci-dessus à droite, les bâtiments en ruine de l'ardoisière Donner à Martelange.

Ci-contre, des débris d'ardoises signalent la proximité d'une mine dans la forêt du sud-est de l'Entre-Sambre-et-Meuse (Viroinval). Des ardoises violettes, teintées par l'oxydation de particules de fer, côtoient des ardoises grises.

Si les anciennes exploitations sont relativement discrètes au sein du paysage – nombre d'entre elles sont aujourd'hui camouflées par la forêt –, l'habitat ouvrier (ci-contre à Oignies) qui les accompagnait est toujours bien perceptible dans certains villages. L'habitat traditionnel au toit de schiste rappelle aussi très distinctement cette industrie.



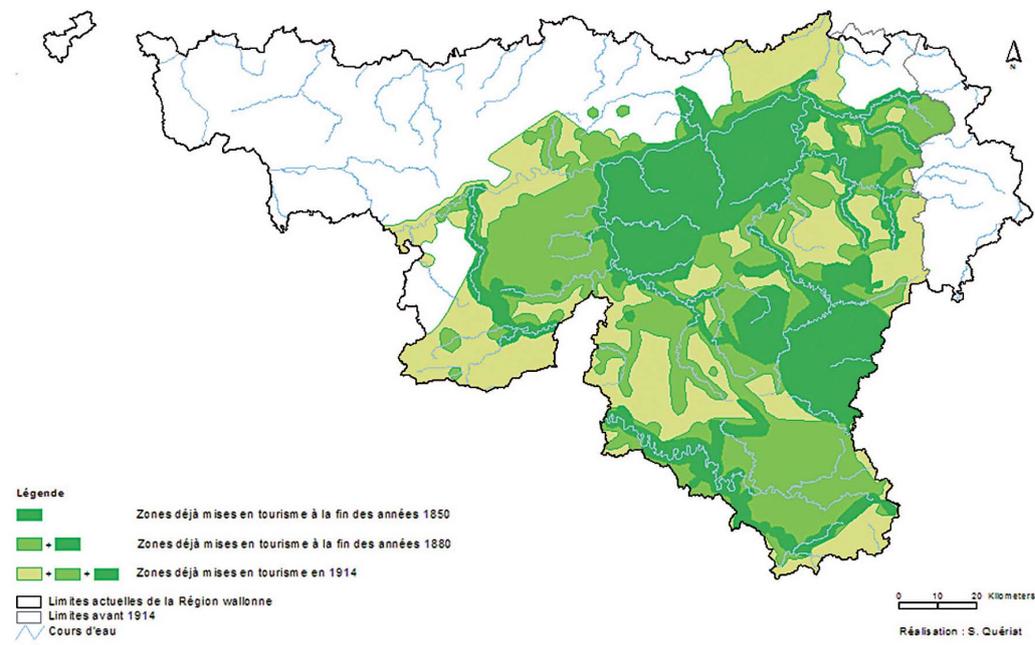
La naissance et le développement d'une région touristique (1850-1950)

L'intérêt des touristes pour l'Ardenne émerge à la fin de la première moitié du 19^e siècle. Il se développe grâce à une poignée d'hommes – des intellectuels et des scientifiques issus essentiellement de la sphère libérale – qui écrivent des ouvrages à vocation touristique. Ces publications décrivent le territoire ardennais, le mettent en scène et participent à la transformation de l'imaginaire lié à l'Ardenne.

Du milieu du 19^e siècle jusque 1880 environ, l'intérêt de ces auteurs et par conséquent des touristes, leurs lecteurs, se focalise presque exclusivement sur les vallées de l'Ourthe et de la Semois inférieure. Le profil encaissé, la sinuosité, les rochers qui affleurent dans ces vallées et les châteaux et ruines qui s'y nichent, rencontrent l'idéal pittoresque. L'attrait pour l'histoire, stimulé par la conjoncture patriotique de construction d'une identité nationale motive aussi à l'époque, l'essentiel des flux vers l'Ardenne centrale.

A contrario, la forêt et les landes incultes, qui constituent deux traits essentiels du paysage, ne retiennent encore que très sommairement l'attention. L'aspect répétitif et la monotonie qui leur sont généralement associés rebutent la majorité des touristes qui recherchent avant tout, comme le recommande l'esthétique du pittoresque, la variété et le contraste, la surprise pour l'œil.

Evolution de l'Ardenne touristique (1850 - 1914)



Source : QUÉRIAT S. (2010). *La mise en tourisme de l'Ardenne belge (1850-1914). Genèse et évolution d'un espace touristique. Processus, acteurs et territoires.*

La notion d'Ardenne touristique qui se construit dans le champ culturel belge entre 1850 et 1914 s'écarte des concepts d'Ardenne géologique et agro-géographique définis à peu près au même moment par les scientifiques. L'Ardenne touristique n'est ni monolithique ni homogène et son territoire fait preuve d'une certaine élasticité. Ses limites sont au départ essentiellement définies par l'esthétique du pittoresque. Ce qui ne correspond pas à celle-ci est en très grande partie écarté : l'Ardenne touristique des années 1850 est surtout celle des vallées accidentées. De nouveaux territoires lui sont progressivement intégrés au fil des années à travers cette esthétique du pittoresque mais aussi à travers celle, plus exigeante, du sublime. A la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, une certaine volonté d'exhaustivité se développe également peu à peu, si bien que les espaces interstitiels sont comblés. A la veille de la Première Guerre mondiale, la totalité ou presque des territoires situés au sud du sillon Sambre et Meuse est assimilée à l'Ardenne touristique.

Il faut attendre le dernier quart du 19^e siècle pour que ces espaces entrent véritablement dans l'imaginaire touristique grâce à l'ouvrage consacré aux hauts plateaux de l'Ardenne par Edmond Picard, un avocat et sénateur libéral (voir l'extrait ci-dessous).

« Ce n'est pas le touriste amoureux des sites enchanteurs, de la verdure luxuriante et des eaux vives qui doit songer à parcourir cette contrée. Elle n'offre rien qui soit doux et joyeux. Mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge surtout, quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand avec amertume et inquiétude on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonnantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides, retenant les gelées blanches jusqu'en juin et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent en lui persuadant par un invisible accord que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes.

Que celui qui voudra se procurer ces sensations viriles et apprendre ce que peut, pour retremper nos forces morales, le contact prolongé avec une nature inclémente, prenne son point de départ à Hastière sur la Meuse, en amont de Dinant. L'aspect tragique de la vallée prépare aux sensations plus pénétrantes encore que va donner le voyage le long des crêtes qui dentellent l'Ardenne. Que le voyageur ne se préoccupe pas du temps : un ciel où roulent les nuages que le vent du sud-ouest amène de l'Atlantique ajoutera un accord de plus au concert pathétique de la contrée et la montrera sous l'aspect qui lui est le plus ordinaire. »

Source : extrait de PICARD E. (1906). *Les hauts plateaux de l'Ardenne. Bastogne et Saint-Hubert, Bruxelles, Touring-Club de Belgique (1^{re} édition en 1883).*

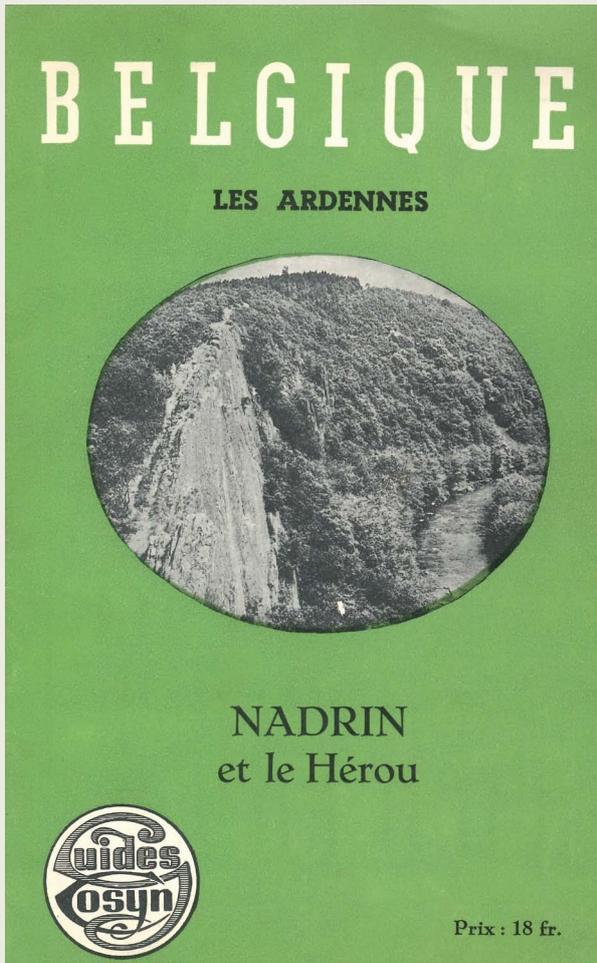
Ce texte est le premier qui encourage les touristes à visiter et parcourir les hauts plateaux de l'Ardenne. L'esthétique du sublime, qui s'en dégage, est très différente de l'esthétique pittoresque. Le sublime se rattache aux notions de rupture, d'extrême, de solitude, de catastrophe ou de désorganisation. Il frappe, provoque un choc tout en éblouissant et en remettant en cause la personne qui le ressent. Dans cet extrait, Picard met l'accent sur le ressenti d'une émotion face aux paysages des hauts plateaux et insiste sur le rôle joué par les météores (brouillards, gelées...) dans cette perception.

L'évolution des moyens de transport joue un rôle certain dans la transformation de l'Ardenne en territoire touristique : si, vers le milieu du 19^e siècle, les déplacements se font encore essentiellement à pied et en malle-poste, l'ouverture des lignes de chemin de fer puis l'apparition de la voiture renforcent le développement touristique. Sur le terrain, cette transformation se manifeste surtout au départ par l'ajustement d'une série d'infrastructures à cette nouvelle clientèle : des auberges destinées aux voyageurs de commerce ou des cabarets s'adaptent pour répondre aux besoins des touristes. De nouveaux hôtels sont ensuite construits pour suivre l'évolution de la demande. Néanmoins, à la veille de 1914, la plupart des établissements hôteliers gardent un caractère familial et dépassent rarement vingt à trente chambres.

Dans ce contexte, la Thiérache constitue un cas un peu particulier. Tout comme le reste de l'Entre-Sambre-et-Meuse, elle est très peu fréquentée avant 1914 et peu d'infrastructures touristiques s'y développent. Ce relatif « isolement » s'explique par une inadéquation entre l'offre patrimoniale au sens large et ce que recherchent les touristes de l'époque : le pittoresque et l'histoire. A l'opposé de l'Ardenne centrale, la Thiérache est dépourvue de rivières encaissées et ne dispose pas de grands monuments emblématiques. Après la construction de la ligne de chemin de fer du Luxembourg, elle est encore davantage à l'écart des flux touristiques vers le sud du pays.

La Première Guerre mondiale – tout comme la Seconde Guerre mondiale vingt ans plus tard – constitue une césure dans la poursuite du développement touristique de l'Ardenne au sens large. Les destructions générées durant cette période (voir ci-après) affectent l'activité.

Néanmoins, elles constituent aussi dans certains cas une opportunité : alors que le tourisme s'est développé de manière plus ou moins anarchique jusqu'en 1914, les premières traces de planification peuvent être observées à partir des années 1920, notamment à l'occasion des reconstructions. Les autorités commencent à tenir compte du tourisme dans une partie de leurs décisions.



Source : Guides Cosyn. Belgique. Les Ardennes. Nadrin et le Hérou, Bruxelles, s.d. (années 1950).

La plupart des paysages inscrits au début du 19^e siècle dans le champ touristique pour leur caractère pittoresque constituent toujours dans les années 1950 (et aujourd'hui encore) de hauts lieux particulièrement recommandés à la visite.

Durant l'entre-deux-guerres, la loi sur les congés payés (1936) qui accorde six jours de congé aux personnes travaillant depuis un an chez le même employeur se concrétise. Le tourisme concerne dès lors des couches sociales de plus en plus larges et évolue à partir des années 1950 vers la massification. Le changement ne s'opère cependant pas de manière brutale. Il s'agit plutôt d'une transformation progressive des pratiques qui passe d'abord par l'apprentissage d'un nouvel usage du temps et d'un nouveau rapport à l'espace. La crainte des élites, déjà vivace au 19^e siècle, de voir les classes populaires faire un mauvais usage de leur temps libre contribue à l'encadrement des vacances ouvrières et à l'émergence du tourisme social. Ce tourisme se développe notamment à travers le milieu associatif (syndicats, mutuelles, associations d'éducation populaire, réseaux d'auberges de jeunesse). Ces associations construisent, avec l'aide de l'Etat, des infrastructures d'hébergement de grande capacité qui permettent d'accueillir leurs membres à prix réduit. L'Ardenne centrale mais aussi la Thiérache voient principalement s'épanouir ces types d'hébergement après la Seconde Guerre mondiale.

La pratique du camping et l'aménagement des rivières ardennaises et des plans d'eau dans un but récréatif (processus de balnéarisation) apparaissent également au cours de la première moitié du 20^e siècle mais se multiplient surtout durant la seconde.

Le 20^e siècle : les conséquences engendrées par deux guerres mondiales

L'influence des deux guerres mondiales sur le paysage actuel se manifeste aujourd'hui encore de multiples manières. L'Ardenne centrale a été à des degrés divers le théâtre de combats durant les deux conflits.

En 1914, quelques localités parmi lesquelles Anloy, Maissin, Framont, Glaumont, Porcheresse, Herbeumont et Neufchâteau sont partiellement ou totalement incendiées. Les reconstructions opérées dans les années 1920 sont encore visibles aujourd'hui.

La Seconde Guerre mondiale est nettement plus dévastatrice que la première. Si l'Ardenne centrale est relativement peu touchée au cours de la campagne de 1940, sinon dans le sud où le centre de Bouillon est démoli, les destructions sont beaucoup plus importantes et généralisées entre septembre 1944 et janvier 1945. Lors de la retraite allemande (septembre 1944), plusieurs villages dont Bande, Grandmenil ou Basse-Bodeux sont en partie incendiés. Quelques mois plus tard (décembre 1944 – janvier 1945), au cours de l'offensive allemande (offensive Von Rundstedt) et de la contre-offensive américaine, les bombardements aériens et les bombardements d'artillerie ravagent complètement la région. On compte alors une majorité de maisons inhabitables ou détruites, voire la presque totalité, à Houffalize, à La Roche-en-Ardenne et à Bastogne. Des pertes similaires sont observées dans les villages de Marcourt, Bertogne, Villers-la-Bonne-Eau... Ce ne sont pas seulement les habitations qui sont touchées, mais bien l'ensemble du bâti (les étables, les écuries, les granges...) ainsi que les infrastructures de transport.



Source : carte éditée au profit de la Renaissance des Ardennes – ASBL Marche-en-Famenne. Ed. Thierry B.F., Bruxelles. Cliché Commissariat Général du Tourisme. Photo Sergysels.

Le centre de Houffalize après les bombardements.

Les reconstructions qui commencent dès la fin du conflit transforment en partie les localités et leur impriment leur visage actuel. A La Roche-en-Ardenne, par exemple, les autorités formulent dès 1947 des règles d'alignement et précisent les fonctions ainsi que les volumétries et les matériaux qu'il faut utiliser (pierres locales en parement de façades, briques peintes ou crépies, toits d'ardoises). Il est aussi recommandé que le style architectural s'inspire du caractère régional. La volonté est claire de préserver une image attractive pour le tourisme.

La forêt n'est pas non plus épargnée durant les deux conflits, que ce soit par les destructions au cours des combats ou par des prélèvements et abattages. Les conséquences se perçoivent encore aujourd'hui. Certaines parcelles, anciennement plantées de feuillus, sont par exemple reboisées en résineux. D'autres, atteintes par les tirs, ne sont plus exploitées et les arbres se distinguent progressivement par leur grand âge.

Pour certains auteurs, les conflits ont entraîné d'autres transformations paysagères importantes. Après la Première Guerre mondiale, divers facteurs ont permis une amélioration du bâti, jusque-là relativement vétuste et sommaire. Les corps de logis et les étables sont agrandis et l'aspect général du village est renouvelé et amélioré. Les constructions sont transformées, à la recherche d'un plus grand confort, de solidité et même d'esthétique. Selon Giovanni Hoyois, une certaine forme d'enrichissement de l'Ardenne à cette période s'expliquerait par une plus grande facilité à écouler les biens qui y sont produits et des prix élevés. D'autres facteurs peuvent être soulignés comme les aides de l'Etat (« commissariat à la reconstruction » ; office des régions dévastées - ORD).

Des paysages qui inspirent les artistes

Les paysages de l'Ardenne centrale, à l'inverse des paysages de la Thiérache, ont été tout particulièrement mis en valeur par les artistes au cours des deux derniers siècles. Ils comptent parmi les paysages les plus représentés de la Wallonie, que ce soit à travers la peinture, la photographie, la littérature ou la lithographie. Les courants esthétiques tels que le pittoresque, le sublime et d'autres par la suite, y ont trouvé un matériau inspirant.

L'attrait artistique – ou le manque d'attrait dans le cas de la Thiérache – pour ces paysages est au départ indissociable de la mise en tourisme qui a lieu plus ou moins en parallèle. Dans le courant du 19^e siècle, les peintres et les photographes appartiennent aux mêmes cercles (intellectuels, professionnels, familiaux ou amicaux) que les auteurs d'ouvrages touristiques et partagent leurs centres d'intérêt dans un contexte culturel préoccupé par le développement de l'identité nationale. Il n'est donc pas étonnant que l'Ardenne retienne particulièrement l'attention de ces milieux.



Source : Ferdinand Marinus (1808-1890), *La Semois à Botassart*, 1866. Coll. privée.
Photo : Guy Focant
© SPW-Patrimoine.

Au cours du 20^e siècle, la vallée de la Semois et ses environs sont particulièrement représentés par des peintres, comme Albert Raty, Marie Howet ou encore Camille Barthélémy. En plus de la motivation esthétique, un attachement identitaire se manifeste aussi chez des artistes qui sont originaires de la région. Le même attachement se rencontre dans les peintures de Fernand Khnopff représentant le village et les environs de Fosset où il réside ou dans les photographies réalisées par Edmond Dauchot dans la région d'Ollomont.